

LE DIEU ET LA BÊTE

Il est inhabituel d'être accueilli par un lit King Size au seuil d'une exposition. Comme en attente d'un corps, cette couche trône majestueusement dans la pièce, enveloppée de drapés et de rideaux qui remontent jusqu'au plafond du centre d'art et dessine comme une alcôve, un cocon paisible où s'allonger pour rêver.

Dans ce songe imaginé par l'artiste Makiko Furuichi, tout n'est pas si serein cependant. La végétation qui orne l'ensemble est si dense et fluide qu'elle paraît mobile, comme bercée par une brise intranquille. Le tissu teint est saturé : les fleurs explosent en nuances d'orangé et de pourpre, les feuillages s'épanouissent en une impressionnante variété de verts somptueux, mâtinés de jaune safran et de bleu azur.

BAKU & MARIE

Pour régner sur cette jungle protectrice, l'artiste est allée chercher dans son enfance japonaise un étrange animal, qui vit au cœur des forêts épaisses, et qui s'alimente de cauchemars. Cette créature fantastique, nommée Baku, veille sur les hommes comme un esprit gardien. Depuis toujours dans l'histoire japonaise, on brode son nom sur les oreillers afin d'éloigner les mauvais rêves, les maladies et les esprits malins. Makiko Furuichi relie cette figure exotique au contexte proche du centre d'art, en l'occurrence, celui d'une commune de pèlerinages, où les gens viennent chercher repos de l'âme, réconfort et soin.

Les protagonistes du titre de l'installation, Le Dieu et la bête, c'est un peu Pontmain et le Japon qui regardent dans la même direction.

LIT PARADIS & PORTE DE L'ENFER

Au mur de cette chambre d'apparat, Makiko Furuichi dessine son interprétation du Baku. Selon la légende, il aurait été créé en utilisant divers fragments d'animaux laissés pour compte, ce qui expliquerait son apparence mystérieuse : corps d'ours, tête d'éléphant, yeux de rhinocéros, queue de bœuf et patte de tigre, cette créature arbore un corps composite et fabuleux comme celui des chimères. Comme par magie, ce dessin mural tient une plaque de bronze travaillée en bas-relief¹. Dans cette composition, l'artiste condense une scène angoissante, où une forêt de lianes se prolonge en mains griffues, prêtes à étouffer tout ce qui passera à leur portée. Makiko Furuichi consacre beaucoup de temps à travailler les extrémités de ses figures, les mains en particulier : elle en exploite le pouvoir d'expression, qu'elles soient rattachées au corps ou isolées, comme si elles avaient leur langage propre et se suffisaient entièrement à elles-mêmes. Ici, elles incarnent le piège et l'enfer², la sensation d'oppression et la suffocation que l'on ressent parfois au réveil d'un cauchemar. Heureusement, une petite main dorée³ retient cette plaque funèbre : c'est la main de Baku, qui s'apprête sûrement à capturer et manger ce songe angoissant. Sur un autre mur de la pièce, un grand bras dessiné vient soutenir une autre petite plaque de bronze ornée d'une main en relief : un nouveau geste de protection ?

LE GLAÇAGE DE LA NUIT

La petite pièce attenante accueille un scénario différent, mais qui semble avoir été écrit à partir d'ingrédients similaires. Au mur, une série de petits tableaux en céramique renvoie à un jeu de cartes typiquement japonais nommé Hanafuda : né au XVI^e siècle, c'est un jeu dans lequel il n'y a ni roi ni reine, mais des iris, des cerisiers et des saules ; et aussi des poèmes et des légendes, qui ne sont pas écrits mais que les motifs de fleurs et d'arbres, associés à la pleine lune ou à un cerf, font aussitôt surgir dans les esprits des Japonais. Makiko Furuichi allie cette mémoire collective des saisons avec un autre aspect traditionnel de la culture japonaise : les yōkai, créatures terrifiantes à l'origine d'événements étranges rattachés à toute explication rationnelle, des êtres que l'on rencontrait initialement dans les montagnes, les rivières ou les océans, des lieux échappant au contrôle des hommes. Les yōkai permettaient ainsi d'avertir la population des dangers du monde naturel : sur ses cartes de céramique, traitées en bas-relief Makiko Furuichi représente le vent, la vague, le tonnerre, le tremblement

traitées en bas relief, Makiko Furuichi représente le vent, la vague, le typhon, le tremblement de terre et l'inondation. En clin d'œil à l'histoire de Pontmain, une figure proche de la Vierge Marie se glisse également dans la liste...

Au mur, un drapé de tissu chatoyant, proche de celui qui recouvre le grand lit d'apparat, tombe du plafond comme un rideau de théâtre. Parure, écran, seuil, frontière, objet médiatisant le désir, le rideau apparaît tel un signe indexant ce qui est à voir. Avec cette installation, Makiko Furuichi pose la question du spectacle et de l'écran, de ce qui protège et de ce qui reçoit l'image. Ce rideau est aussi à comprendre comme une récompense joyeuse et une énigme, d'où son titre, qui exprime à la fois le glaçage des gâteaux d'anniversaire, couverts de couleurs, et la nuit, matière sombre et métaphore de la mort. D'ailleurs, une main de yōkai ne sort-elle pas des plis cette étoffe flamboyante ?

Dans *Le Glaçage de la nuit*, le motif de la main revient effectivement, présence contradictoire car on ne sait dire si ces mains veulent protéger ou attirer vers les ténèbres. Sculptées en céramiques, les mains de Makiko Furuichi semblent délivrer des messages codés, comme un langage des signes que chaque visiteur devrait décrypter. Tendres ou sévères, monstrueuses ou douces, bosselées comme des racines végétales, elles sont montrées comme une partition d'émotions.

En écho, elles renvoient à la longue histoire de l'art religieux, où les positions des mains avaient différentes significations. Tout un alphabet symbolique s'est écrit dans ces représentations, de la Hamsa des Juifs, signe écartant les forces du mal, à la main de Fâtima, fille préférée du prophète Mahomet, talisman protecteur, ou encore avec le Christ Pantocrator de l'art byzantin.

L'occasion de souligner que, dans l'œuvre de Makiko Furuichi, le corps revient sans cesse – fragmenté et indiscipliné, une chose qu'il faut garder sous contrôle mais qui s'échappe en permanence, autonome et expressif, incitant au rire complice et au malaise dans une mesure égale.

SALLE DE SOIN ET DE MÉTAMORPHOSE

À l'étage du centre d'art, l'artiste invite le public à prolonger une forme de voyage mental et introspectif : une constellation d'aquarelles diurnes et nocturnes dessine un décor propice aux rêveries et aux désirs de métamorphose, un univers proche de celui des contes, une épopée naturelle avec une palette délicate de couleurs traversées par l'eau et la lumière, roses translucides et verts lichen, bleus violacés et dégradés de gris lavés. En petits tableaux de facture libre, le bestiaire de Makiko Furuichi nous regarde, riche en fugues aquarellées et en glissements chromatiques imprévisibles : on y croise des masques, des arbres et des oiseaux, toujours saisis dans une dimension sauvage, onirique, troublante.

En face à face et dans un accrochage linéaire, un second mur orchestre une partition nocturne : l'artiste, qui travaille ici sur papier noir, plonge ses personnages dans des immensités de nuit, où leurs corps aquarellés nous contemplant, comme des miroirs baignés de luminosité lunaire. Un homme montre le dos de sa main, parcouru de veines et comme dévoré par les flammes ; une main isolée tente de maîtriser une boule d'énergie mystérieuse ; différentes figures effectuent des gestes de soin, se touchant la tête ou le cœur pour ressentir leur corps ; la déesse grecque de la santé, Hygie, qui personnifie l'instinct de vie et tient tendrement un serpent, emblème tellurique lié aux mondes souterrains, fait aussi une apparition ; mais la créature la plus exotique est sans doute le Kyûbi, renard magique à neuf queues, qui posséderait l'infinie sagesse et la capacité de voir et de sentir tout événement survenant sur la terre. Solitaire, chaque figure est dotée d'une incroyable présence, avec des bords intensifs qui la détachent du néant noir et l'auréolent de féérie.

Ainsi, Makiko Furuichi peuple la salle d'exposition de son panthéon personnel, où l'homme et l'animal se réconfortent et s'harmonisent dans la lumière et la couleur comme dans l'opacité de la nuit, en irradiations blanches. Par la vitalité de ses aquarelles, l'artiste fait naître un monde où l'énergie circule sans cesse entre les êtres, mystérieuse comme une force occulte, et douce comme un baume bienveillant.

Notes :

1 - Cette plaque de bronze, de dimensions modestes (320x465mm), pèse 16.5 kg. Elle fut fabriquée à la fonderie Cornille Havard à Villedieu-les-Poêles.

2 – En la réalisant, Makiko Furuichi s’est replongée dans *La Porte de l'Enfer* de Rodin, ensemble de sculptures où la main joue un grand rôle.

3 – Pour l’anecdote, cette menotte est recouverte d’une feuille d’or particulière qui vient de Kanazawa, la ville natale de l’artiste.